

# Quand Paris était cosaque

**Histoire.** Il y a 200 ans, le tsar Alexandre I<sup>er</sup> entrait triomphalement dans Paris avec ses valeureux Cosaques. Evocation de l'événement au travers de témoignages.

PASCAL FLEURY

**L**argement éclipsé par les commémorations de la Première Guerre mondiale, le bicentenaire de la prise de Paris par le tsar Alexandre I<sup>er</sup> et les troupes de la coalition victorieuse de Napoléon vaut le détour. Au terme d'une campagne de France extrêmement violente, marquée par une trentaine de batailles et de combats meurtriers, la capitale tombe le 31 mars 1814. Le dernier coup de boutoir des forces coalisées - Russie, Autriche, Prusse et Royaume-Uni - a été dramatique, faisant plus de 15 000 morts en un seul jour.

Deux ouvrages, riches en témoignages de «terrain», revisitent aujourd'hui cet événement quelque peu oublié et pourtant crucial de l'histoire de France. L'un, signé par la professeure d'histoire russe Marie-Pierre Rey<sup>1</sup>, révèle combien l'occupation russe a eu un impact sur la géopolitique de l'époque, mais aussi sur le respect des libertés individuelles et sur la culture. L'autre, présenté par le spécialiste de l'Empire Christophe Bourachot<sup>2</sup>, exhume de nombreux récits signés par des militaires ou des civils du temps.

## «Sauvages aux yeux féroces»

Premier constat: avant leur entrée dans Paris, les Cosaques étaient précédés par une affreuse réputation. Ils passaient pour des «sauvages aux yeux féroces et aux bonnets poilus», «barbus comme des chèvres et laids comme des singes». «C'est vraiment la canaille de la Russie. Et ce sont les conquérants de la France. A quel degré d'avisement nous sommes réduits!», déplore un enseignant, avant la prise de la ville. Des désordres et grivoiseries corroborent ses propos.

Mais lorsque les Russes prennent leurs quartiers pour deux mois dans Paris, bivouaquant aux Champs-Élysées et au Champ-de-Mars, paradant dans les rues et se livrant à des jeux d'adresse et des acrobaties, les témoignages changent du tout au tout. «Les Cosaques ne ressemblaient aucunement à leurs images; ils n'avaient pas de colliers d'oreilles humaines; ils ne volaient pas les montres et ils ne mettaient pas le feu aux maisons; ils étaient doux et polis; ils avaient un profond respect de Paris qui était pour eux une ville sainte», se souvient Victor Hugo, alors âgé de 12 ans.

De leur côté, les soldats russes sont nombreux à apprécier leur séjour parisien. «La vie



Cosaques au Café Hardy à Paris pendant l'occupation de 1814. GEORG EMANUEL OPIZ/MUSÉE CARNAVALET/DR

était belle à Paris, écrit un officier dans ses mémoires. La pensée que nous étions dans une ville ennemie ne nous venait pas à l'esprit. Nos soldats étaient aussi très aimés, c'était des gaillards beaux et aimables. Près des casernes, il y avait toujours un grand nombre de personnes et de jeunes vendeuses, avec de la vodka, des douceurs.»

Les Russes se disent fascinés par l'art de vivre des Français et friands de leur culture. Nombre d'entre eux décideront d'ailleurs de désertir pour rester en France... I

<sup>1</sup> Marie-Pierre Rey, 1814 - *Un Tsar à Paris*, Ed. Flammarion, 2014.

<sup>2</sup> Christophe Bourachot, *Napoléon, la dernière bataille - 1814-1815, témoignages*, Ed. Omnibus, 2014.

HÉLÈNE FRÉDÉRIK

## Liberté, tu brûles

YAËLLE GONIN

Après un premier livre original mêlant marionnettes et mythe de Pygmalion, la Québécoise Hélène Frédérick revient en force avec *Forêt contraire*. Dans ce deuxième roman, l'auteure s'attaque aux vacillements intérieurs d'une énigmatique jeune femme. Celle-ci a fui Paris et les dettes qu'elle y a contractées pour s'installer dans le chalet abandonné de sa famille déchirée. C'est dans la forêt d'Inverness, au Québec, qu'elle place son existence entre parenthèses et s'accorde du temps pour se retrouver.

Perdue dans des souvenirs qu'elle occulte malgré elle, environnée par une nature qui reprend librement ses droits, l'héroïne s'abandonne peu à peu au bonheur d'être simplement elle, solitaire et téméraire. Le lecteur découvre les failles qui la fissurent de l'intérieur; à l'image du chalet délabré qui lui sert de refuge. Amours avortées et substituts réinventés l'ont fracturée jusqu'à la pousser à dissocier sa personnalité en trois, véritable «trinité ou triumvirat», qu'elle tente vainement de refondre en une seule entité. «Je suis tout ce que le paysage du passé a gardé de mouvant», dit-elle. Souvenirs et imagination se perdent et se confondent au terme d'un jeu de masques libérateur qui réunifiera enfin la narratrice.

Récit à la première personne. Écriture fluide et agitée. Touches d'érotisme et de fantastique. Autant d'ingrédients qui convergent à recréer une «veille de la fin du monde» rêvée, délicate parcelle d'atmosphère dans laquelle Hélène Frédérick a goûté de nous faire voyager. I

> Hélène Frédérick, *Forêt contraire*, Ed. Verticales, 168 pp.

KJERSTI A. SKOMSVOLD

## La peur de la mort

CARMEN STRÜBY

Comment se sentir vivante quand on n'existe pas aux yeux des autres? Mathea Martinsen se reconforte en appelant les renseignements afin de demander son propre numéro, preuve de son existence. *La vie au ralenti* trace le quotidien quelque peu banal de cette veuve âgée de presque cent ans. Sa vieillesse arrivant à terme, elle approche de cette fin certaine avec une grande angoisse. Agoraphobe et esseulée, Mathea n'a connu que l'effacement et la transparence. Elle a peur de mourir autant qu'elle a eu peur de vivre. A l'âge où l'on dresse son bilan, Mathea relate ce passé étrangement vide. Elle tente, néanmoins, de vaincre pas à pas sa phobie sociale en établissant une liste de choses à accomplir avant l'arrivée de la grande faucheuse...

Parfois décadent, le récit est teinté d'un humour constant. Les efforts de Mathea souvent voués à l'échec prêtent à rire. Hantée par les souvenirs de son mari, Epsilon, Mathea se perd dans le présent. Cet amour transcendantal a été l'unique but de sa vie. Quand cet être disparaît, Mathea prend pour seule compagnie les souvenirs d'Epsilon. Le mélange des évocations du passé et du présent brouille la mémoire de l'héroïne. Cela donne au lecteur l'impression que le récit s'enlise et n'avance pas. Le rythme est à l'image de la vie de l'héroïne, au ralenti. Ce premier roman de la Norvégienne Kjersti A. Skomsvold est une peinture de la vieillesse quelque peu fantaisiste. I

> Kjersti A. Skomsvold, *La vie au ralenti*, Ed. Seuil, 2014, 192 pp.

## ROMAN GRAPHIQUE

# La vie de Lucy par ses souvenirs culinaires

AURÉLIE LEBREAU

Certains ont la mémoire des dates, d'autres se rappellent ce qu'ils (elles) portaient pour leur premier jour d'école, quand le dentiste leur a retiré une dent de sagesse ou lors de leur entretien d'embauche d'il y a dix ans. L'obsession de Lucy Knisley ne réside ni dans les chiffres ni dans les vêtements, mais dans la nourriture. Cette jeune auteure de BD, née en 1985 à New York, livre avec *Délices, ma vie en cuisine*, un exquis roman graphique de sa vie. Ces cent septante-six pages enthousiasmantes, tant par le dessin que par le récit, se dévorent presque d'une traite. Comme une plaque de chocolat noir relevé d'une pointe de fleur de sel ou un morceau de vieux gruyère dont on ne peut décidément pas détacher son couteau.

En douze chapitres, la jeune femme, qui n'a pas été épargnée par l'humour, revisite son enfance prédestinée: sa maman a été cheffe, puis a monté une entreprise de traiteur, elle a aussi travaillé dans de célèbres

établissements étoilés de New York, tandis que son père est un fin gastronome. C'est donc logiquement que Lucy déclare d'entrée de jeu: «Au fond, ma famille voue un culte à la nourriture et vénère la trinité cuisiner, aller au restaurant et manger.»

**Depuis toute petite**, la protagoniste écume les cuisines, y dessine pendant que sa mère est aux fourneaux. Comme un poisson dans l'eau. Elle aide aussi à servir dans les réceptions pour lesquelles sa mère est engagée. Elle s'y nourrit, au propre comme au figuré, et développe (entre autres) une passion pour les huîtres: «J'adore manger des huîtres: pour moi c'est comme ingérer un métal liquide glacé. C'est un peu le goût qu'aurait, j'imagine, le robot T-83 dans *Terminator*, mais en plus salé.»

Très vite, la petite Lucy se met également à cuisiner. Et manifestement avec passablement de talent - à part quand elle tente, sans succès, de reproduire les merveilleux crois-

sants fourrés de confiture d'abricot qu'elle a engloutis dans une petite boulangerie de Venise: le livre est entrecoupé de quelques-unes de ses recettes, apportant des respirations à la fin de chaque section. Mais derrière ses évidents atours de fraîcheur et de légèreté, *Délices, ma vie en cuisine* est aussi une très belle déclaration d'amour de l'auteure pour sa mère. «Ma mère est cool. Elle a toujours été cool. En remontant le fil des histoires, il est fascinant de voir comment se sont faites les connexions qui nous ont amenées ici et maintenant, les parallèles entre ma vie et les événements qui ne pouvaient arriver qu'à elle», écrit-elle dans la postface illustrée de photos de son enfance.

**Autre point** très intéressant, les souvenirs de Lucy Knisley coïncident avec le développement, aux Etats-Unis, de la cuisine gastronomique. C'est dans les années 80 que des tables de grande qualité émergent à New York ou Chicago, que les épice-

ries fines - du style Dean&DeLuca, où la mère de l'héroïne a travaillé - essaient un peu partout. Plus qu'une simple béatitude des papilles, l'auteure montre comment cet essor a créé des liens sociaux, a mis de petits producteurs en réseau, a fait naître des communautés.

L'on pourrait y voir un plaidoyer pour le bien manger. Juste, mais pas seulement. Car l'espérance Lucy Knisley avoue également une passion pour la junk food. Et c'est même par cette nourriture qu'elle a fait sa crise d'adolescence, ingurgitant devant son papa horrifié des hamburgers dégoulinants de graisse et de sucre. Ou comment un voyage à Rome entre un père et sa fille, destiné à appréhender la virtuosité de la cuisine italienne, vire au cauchemar... En refermant ce bouquin, l'on comprend qu'il soit resté plusieurs semaines dans le top des meilleures ventes du *New York Times*. I

> Lucy Knisley, *Délices, ma vie en cuisine*, Ed. Delcourt, 176 pp.

